

EXTRAIT de Initiations Orientales

Une léproserie au pied de l'Himalaya

Pierre *passed away*, comme disent pudiquement les Anglais, ce dimanche vingt janvier 2019 à 13h30 à l'hôpital de Dehra-Dun. Ce message laconique arrive sur ma boîte mail précisant que Pierre sera incinéré à Rishikesh, et ses cendres dispersées dans le Gange. Quelle nouvelle brutale ! Pierre est donc mort, emporté lors de l'éclipse de lune, nuit où, étrangement, je n'avais pas réussi à dormir. Il est parti rapidement, sans faire de bruit, victime d'une grippe qui a attaqué ses poumons de fumeur impénitent.

Une fois le choc passé, les souvenirs affluent et une envie puissante me vient de faire revivre ces moments précieux que j'ai vécus avec lui mais que j'ai laissés dormir si longtemps, près d'un demi-siècle ! Voyons ce que je peux faire de ces souvenirs épars, de ces émotions furtives qui resurgissent, de ces *flash-back* sans aucun lien entre eux et qui ne semblent pas - a priori - faire une histoire.

Pierre, dont je suis tombée amoureuse l'année du bac... J'ai tout juste 17 ans quand je le rencontre pour la première fois. Nous sommes à Lyon dans l'appartement de mes parents situé sur les quais du Rhône. Comment suis-je rentrée en contact avec lui ? Par le truchement de ses sœurs ? Peut-être. Il est là, assis dans le fauteuil près de la cheminée lisant *Le Progrès* avec attention et, brusquement, il plie le journal et me fixe de son regard noir profond :

- Mais pourquoi veux-tu aller en Inde ?

Je suis très intimidée par ce beau blond aux yeux sombres qui a claqué la porte de l'appartement parisien de son père - militaire de carrière autoritaire - et est parti en Inde où il vit depuis deux ans. Je bafouille quelques mots sur ma motivation et - ouf - il accepte que je vienne le voir à la léproserie (le terme me faisait frissonner) pour y passer quelques jours.

Je suis fascinée par son parcours. A dix-neuf ans il abandonne tout pour partir au service des plus pauvres. A seize ans déjà, il a travaillé l'été dans un kibboutz en Israël avec son meilleur ami, puis l'année suivante, il se passionne pour la Turquie où il veut rester, avant que son père ne le fasse revenir *manu militari* en France car il est encore mineur¹. Après avoir expédié son service militaire, il est enfin libéré de toute obligation et peut mener à bien son projet. Un copain lui ayant signalé que - quelque part dans une léproserie en Inde - on a besoin d'un bénévole, il saute sur l'occasion et part rencontrer la directrice de l'association indienne lors de son passage en France. Sister Agnès, cette Allemande au grand cœur lui concède rapidement une petite place dans la léproserie. Il sera son associé et travaillera complètement bénévolement. Pierre accepte. Il vit en Inde depuis deux ans quand je le rencontre à Lyon où il est de passage. Il tente de mettre en place des débouchés pour les produits tissés par les lépreux.

Moi aussi, je veux partir en Inde. J'y pense depuis l'âge de quatorze ans mais, n'ayant pas le caractère trempé de Pierre, je ne peux pas m'autoriser à partir comme ça, les mains vides, avec seulement ma bonne volonté à offrir. Je dois apporter quelques compétences et je choisis le métier d'infirmière dans le but de partir là-bas, pour servir, pour être utile. Pierre lui, n'a pas hésité à partir "sans bagages". Peut-être a-t-il une plus grande confiance que moi dans ce qu'il peut apporter au tiers-monde ?

* * *

Pierre accepte donc de m'accueillir à Dehra-Dun l'été 70. Pour arriver à mes fins, j'ai contacté un groupe de jeunes lyonnais.e.s qui a décidé - sous la houlette d'un prêtre - de partir en Inde pour découvrir "la réalité" du tiers-monde. Être chaperonnés par un curé, c'est ce que veulent nos parents qui nous ont promis ce voyage si - bien sûr - nous réussissons le bac ! Nous avons réussi, ils peuvent laisser partir leur progéniture en paix.

¹ La majorité était à 21 ans

Nous nous embarquons du Bourget le 14 juillet 1970 pour Bombay avec l'ambition de découvrir l'Inde, la mousson et cette misère qui nous fascine tout en nous terrorisant. Notre génération a de ce sous-continent des représentations macabres d'enfants faméliques, d'épidémies mortelles, de lépreux mendiant à l'entrée des temples et d'une surpopulation angoissante. Ces images bouleversantes sont tempérées par l'idée que l'on se fait d'une Inde tolérante, non-violente, inspirée par le sage Gandhi. Sans rien comprendre à la complexité de la musique indienne, nous sommes charmés par les *ragas*² romantiques joués par Ravi Shankar, le célèbre cithariste qui se produit en Europe, et par les histoires du dieu Krishna séduisant les jeunes bergères au son de sa flûte !

Notre charter atterrit avec beaucoup de retard dans la moiteur de Bombay. Entassés dans un hôtel sordide, impossible de fermer l'œil de la nuit. Le lendemain, après avoir visité rapidement la fameuse *Gate of India*, emblème colonial de la ville, notre groupe se sépare. Nous étions convenus que certains iraient voir des projets de développement dans le sud de l'Inde pendant que mon amie Catherine, son cousin Jacques et moi irions directement à la léproserie. De là, ils continueront sur le Cachemire et feront un trek dans l'Himalaya. Je les rejoindrai dans une semaine. Notre trio file prestement sur Dehra-Dun.

Voyager en Inde par le train est un jeu d'enfant si l'on comprend l'anglais. Le colonisateur, avec son esprit pragmatique, a développé un immense réseau de *railway stations*³ dans tout le sous-continent. Pour quelques centaines de roupies on obtient facilement des couchettes et on traverse l'Inde en tous sens⁴, allongés sur de simples planches de bois, dures à nos coccyx saillants! On arrive dans la fraîcheur du petit matin pour se précipiter dans les *Rest Houses*⁵, se doucher chez les *ladies* et se gaver de *scrambled eggs*, ces délicieux œufs brouillés, pièce maîtresse du petit déjeuner continental - que l'on préfère à *l'indian breakfast*, si épicé qu'il nous arrache le gosier. Une fois restaurés, on trouve facilement notre wagon de 3^e classe et notre couchette. Bien installés sous les ventilateurs qui

2 Ensemble de règles mélodiques de la musique classique indienne dérivées des Védas

3 Fondé par les anglais à la fin du XIXe the Indian Railway a le réseau ferroviaire le plus dense au monde

4 Nous ferons plus de 6000 km en train cet été là

5 Chambres avec douches et ventilateur louées dans les gares pour les voyageurs en transit

brassent un air moite, on lie très vite connaissance avec les passagers qui nous assaillent de questions avides : *What is your name ? Where do you come from ? How old are you ?* Après avoir répondu brièvement à ces trois questions classiques, on s'installe pour de longs trajets et on regarde avec une pointe d'envie les mères de famille tirer de délicieux *chappattis*⁶ de leur rutilante *lunchbox* en inox, et se régaler de plats préparés (amoureusement nous semblait-il) par ces épouses dévouées.

Le train de nuit nous laisse sur le quai de la gare de Dehra-Dun à huit heures du matin. Pour rejoindre la léproserie, il faut négocier une *tonga*, carriole brinquebalante tirée par un cheval plutôt maigrelet. Pour avoir souvent écrit à Pierre, je connais l'adresse de la léproserie par cœur : Kripaon Ki Mata, Napalani Road, Dehra-Dun, Uttar Pradesh. Nous y sommes rapidement, accueillis par un gardien aux doigts de pied amputés. Oui, c'est bien là.

La léproserie comprend une dizaine de petits logements aux toits de tôle ondulée et deux grands ateliers de tissage blanchis à la chaux. De frêles bananiers séparent les bâtiments. Au fond de la concession, un puits, quelques lépreux souriants prennent le soleil et un sentier conduisant au seul bâtiment à étage. C'est là que réside *masterji* – le maître respecté. Le cœur battant, je demande au gardien du lieu de nous mener à lui. Pierre n'est pas encore sorti de sa chambre perchée en haut d'un escalier étroit qui domine l'ensemble de la *colony*. Un enfant va bravement toquer à sa porte. Pierre surgit, le cheveu en bataille et nous aperçoit du haut de l'escalier :

- Bonjour Pierre, c'est nous; nous venons d'arriver.

Long silence. Je suis très intimidée, lui aussi peut être ? Est-il ennuyé de recevoir ces trois touristes entraperçus à Lyon l'année précédente ? Je ne sais pas, mais il ne fait rien pour nous mettre à l'aise. Un peu déçue de cet accueil froid, je pense alors furtivement que dans quelques jours je partirai pour Srinagar, où nous

6 Galettes de blé de la taille d'une petite assiette, mangées avec les légumes

attendent les célèbres *house boat* flottant sur le lac Dal, les montagnes enneigées et les *sadhus* méditant dans les grottes himalayennes...

Cependant, après avoir ingurgité un café noir et fumé plusieurs cigarettes, Pierre se détend et le soir nous emmène dans un délicieux restaurant tibétain. Il nous fait visiter fièrement le lieu, nous présente à Agnès et nous installe dans deux chambres de passage. Le mobilier est sommaire : un *charpoi*, sorte de bat-flanc tressé de cordes en jute, et une table en bois. Le manque de confort ne me gêne aucunement, même si ce lit est plutôt fait pour une taille indienne et que mes pieds dépassent du cadre.

En fait nous ne sommes pas les seuls visiteurs. En arrivant au dispensaire, je tombe nez à nez avec un jeune français, cheveux sur les épaules, léger accent du sud-ouest, d'emblée très chaleureux. Dr Schweitzer en herbe, portant moustache comme lui, un scalpel en main, il gratte les croûtes d'un lépreux avec enthousiasme. Il officie sous le regard indulgent de Bangaraya, l'infirmier au sourire lumineux et à la patience infinie. Les lépreux dont les pieds sont totalement insensibles du fait de la maladie ne craignent pas les incisions maladroites de l'étudiant.

Le futur carabin, bagues aux doigts glanées à Istanbul, pantalon de coton blanc et *kurta* légère, a quitté sa ville natale six semaines plus tôt. Il fait un arrêt de quelques jours ici avant de rentrer à Bombay prendre un charter.

Issu de la bonne bourgeoisie toulousaine, le jeune étudiant en médecine a « fait la route ». En 70, faire la route signifie partir au début de l'été, ne prendre que des transports locaux (train, bus, camions) pour arriver au Népal en ayant dépensé moins d'un dollar par jour pendant le séjour. Il m'impressionne avec ses histoires de routards : il s'est perdu dans le souk d'Istanbul, a aimé l'Afghanistan dont je rêve, et fumé ses premiers joints à Herat où il a acheté un beau gilet brodé en laine de mouton d'Afghanistan. Et en plus, il arrive tout juste de Katmandou, où il a été poursuivi par les singes d'un célèbre temple hindou. Ce moustachu est natif de Toulouse – cette ville gasconne que j'ai du mal à situer sur la carte - et a cette faconde des gens du sud à laquelle la réserve bourgeoise lyonnaise ne m'a pas habituée.

Il est bien décidé à aider de son mieux pendant une semaine, certes, mais pas plus longtemps. En fait, les dévotions à Shiva ou le yoga de Sivananda, ce n'est pas son truc, et encore moins la méditation transcendante que le gourou Maharishi s'est escrimé à vouloir enseigner aux Beatles deux ans avant. Venu ici pour méditer, le groupe a – tout en regardant couler le Gange et en fumant des pétards – passé son temps à composer les chansons⁷ qui deviendront leurs plus grands succès. Le moustachu, lui, veut bien passer un peu de temps à gratter les croûtes des lépreux mais il veut, sans hésitation, continuer à arpenter le globe tout en poursuivant ses études de médecine. Une fois celles-ci achevées, il repartira dans le tiers-monde et apportera sa contribution.

Pendant quelques jours, je vis dans cette léproserie du bout du monde avec deux Français. Le blond a 24 ans, le moustachu 22 et moi tout juste 19.

J'ai une admiration craintive pour le beau jeune homme blond au teint pâle et aux yeux de charbon. Je l'admire pour ce qu'il a osé faire : dire m... à son père qui voulait qu'il s'engage dans l'armée. J'admire son caractère entier légèrement excessif qui le pousse à se donner en oubliant son bien-être. J'admire son abnégation à venir s'enterrer ici dans cette léproserie avec les damnés de la terre aux doigts amputés, au nez rogné par la maladie, traînant leurs pieds bandés dans des savates noires en pneu. Il est là pour toujours peut-être, sans plan de carrière défini, ni l'idée d'un ailleurs possible!

Le baiser au lépreux, lui seul a osé.

Je trouve ces deux-là sympas, le blond idéaliste et le brun réaliste, et je me souviens, après quelques jours passés en leur compagnie, avoir chantonné en mon for intérieur cette comptine enfantine : *"Entre les deux mon cœur balance, je ne sais pas lequel aimer des deux, c'est à...c'est à...ma préférence et à...les cent coups de bâton..."* »

⁷ Ils y auraient composé une cinquantaine de chansons

Et moi, mince brunette aux longs cheveux châtons, j'hésite. Timide mais déterminée, j'aspire comme Pierre à donner ma vie pour les pauvres et les lépreux, et ça depuis toujours ! D'où m'est donc venue cette envie d'absolu et de lointain ? Alors que mes collègues de classe ne rêvent que d'épouser un fils d'industriel lyonnais, d'élever une famille nombreuse et de passer les vacances à Megève ou Juan-les-Pins, moi je ne rêve que de pauvreté, de dépouillement total et d'exil. Comment donc en suis-je arrivée là ?

Ai-je été plus sensible que mes amies au discours évangéliste des religieuses de Chevreur - cet institut catholique bourgeois que je fréquente depuis l'âge de huit ans ? La sœur de mon père, religieuse dans ce même ordre, a été missionnaire au Cameroun. Elle nous raconte avec enthousiasme les messes célébrées sous les manguiers, ses balades dans la savane, et la foi innocente des petits convertis. Je l'envie. Ai-je été influencée aussi par le père François, un médecin venu nous parler de la Haute-Volta, des petits Noirs qu'il guérit du trachome, des mères en couches dont il sauve les vies et des campagnes de vaccination qui protègent des milliers de gens ? Suis-je victime de cette « *pitié molle et sentimentale, de cette impatience du cœur*⁸ qui, comme l'analyse finement Stefan Zweig, *pousse à agir pour se débarrasser au plus vite de la pénible émotion qui vous étreint devant la souffrance d'autrui* » ? Ou encore, raison plus complexe, ai-je quelque chose à « réparer » au sein de la cellule familiale qui me pousse à m'exiler loin d'elle ?

Quoiqu'il en soit, ça me plaît, tous ces sauvetages. Moi aussi je veux sauver des vies, moi aussi je veux partir. Je ne deviendrai peut-être pas missionnaire - comme le rêve mon paternel - mais je partirai. Quelques années plus tard j'ai changé d'avis, non pas sur ma vocation mais sur la destination. Je ne veux plus aller en Afrique de l'Ouest, terre trop colonisée par les Français et mes aïeux militaires. J'ai, depuis, entendu parler de Mère Teresa que j'admire beaucoup, alors j'irai en Inde.

Et voilà, je viens de passer le bac, je me suis inscrite à l'école d'infirmières des Alouettes (sic), et je suis là, en Inde dans cette léproserie au pied de l'Himalaya. Il

⁸ La pitié dangereuse, de Stefan Zweig 1939

y a Pierre, certes, et aussi Vincent, ce nouveau venu qui ne manque pas de charme, et qui comme moi, veut concilier don de soi et découverte du monde. Le surlendemain de notre arrivée, mes deux amis lyonnais quittent la léproserie pour le Cachemire.

- Veuillez bien sur elle recommande Catherine à Pierre d'un ton protecteur.

Elle est ennuyée de m'abandonner à mon triste sort, très troublée de me laisser parmi ces lépreux claudiquant, défigurés ou handicapés.

* * *